

Études littéraires africaines

Ouvrages de référence pour faciliter la lecture des littératures maghrébines

Christiane Achour



Numéro 3, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042425ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042425ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Achour, C. (1997). Compte rendu de [Ouvrages de référence pour faciliter la lecture des littératures maghrébines]. *Études littéraires africaines*, (3), 81-88.
<https://doi.org/10.7202/1042425ar>

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE POUR FACILITER LA LECTURE DES LITTÉRATURES MAGHRÉBINES

■ GUELLOUZ AZZEDINE, *LE CORAN*, FLAMMARION-DOMINOS, 1996, 124 p.

Ouvrage très clair et précis en deux parties : un exposé pour comprendre ; un essai pour réfléchir.

■ FILALI-ANSARY ABDOU, *L'ISLAM EST-IL HOSTILE A LA LAÏCITÉ ?*
CASABLANCA, ED. LE FENNEC, JANVIER 1997, 160 p.

Collection "Islam et Humanisme" qui "se propose de contribuer à briser les liens entre religion et violence et à l'éclosion d'une nouvelle identité culturelle enracinée dans l'héritage islamique et ouverte à la modernité".

La thèse développée est la capacité de l'Islam à mieux accueillir l'approche laïque grâce à deux de ses caractéristiques : la "démithologisation" des conceptions religieuses d'une part, et l'attachement explicite à la rationalité au niveau des représentations et au niveau des législations, d'autre part, et le constat de l'effet inverse. L'auteur avance quelques explications qui remontent à l'émergence même de l'Islam dans un contexte déterminé.

■ DERRIDA JACQUES, *LE MONOLINGUISME DE L'AUTRE*, PARIS, GALILÉE, 1996, 140 p.

Tentative pour cerner la communauté juive d'Algérie implantée avant la colonisation et lui-même, individu issu de ce groupe, en s'intéressant essentiellement à la dimension linguistique. Remise en cause de la notion de "langue maternelle" : "la langue est quelque chose qui n'appartient pas". La difficulté pour écrire cette généalogie judéo-algérienne vient de la rupture de mémoire que la colonisation a introduite : "j'ai voulu montrer quelqu'un qui se trouve comme jeté hors de toute racine". Ce qu'on appelle "langue maternelle" est "une langue qui a été réinvestie à partir d'une culture et d'une fantasmagorie comme langue maternelle". La langue maternelle n'existe pas comme langue naturelle (qu'on sucerait avec le lait de sa mère) mais comme héritage culturel. Dans son cas, avoir une langue dont on sait qu'elle n'est pas la sienne mais n'avoir que celle-là, d'où le rapport très ambigu que l'on entretient avec elle et qui fait l'objet de l'ouvrage. (cf. entretien avec Aïssa Khelladi dans *Algérie Littérature / Action*, revue littéraire, Paris, n°9, mars 1997.

■ BAKALTI SOUAD, *LA FEMME TUNISIENNE AU TEMPS DE LA COLONISATION (1881-1956)*, PARIS, L'HARMATTAN, 1997, COLL. HISTOIRE ET PERSPECTIVES MÉDITERRANÉENNES, 308 p.

Une histoire des femmes qui donne des informations importantes pour mieux comprendre l'émergence des écrits féminins.

■ CALLE-GRUBER MIREILLE, *LES PARTITIONS DE CLAUDE OLLIER*, L'HARMATTAN, 1997, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 286 P.,

Partant du constat que Claude Ollier commence à écrire après la découverte qu'il fit des cultures maghrébines, l'auteur analyse son œuvre à partir de cette marque laissée par cette découverte initiale de la culture de l'autre en dehors du regard exotique habituel.

■ JUILLIARD COLETTE, *IMAGINAIRE ET ORIENT. L'ÉCRITURE DU DÉSIR*, L'HARMATTAN, 1997, COLL. HISTOIRE ET PERSPECTIVES MÉDITERRANÉENNES, 186 P.

L'auteur revisite les œuvres "orientales" déjà très étudiées, comme celles de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Balzac, de Gautier, de Flaubert, de Fromentin, de Loti, de Gobineau et de Nerval à partir de la vision de la femme qu'ils ont dessinée. De nombreuses lectures sont synthétisées autour de "la vague (et vogue) orientale" du XIX^e siècle. La femme est au confluent de l'Histoire et de l'imaginaire, reflet des désirs de ceux qui s'en emparent.

■ LITTÉRATURE MAGHRÉBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE, ESSAI, SOUS LA DIRECTION DE C. BONN, N. KHADDA ET A. MADAHRI-ALAOUÏ, PARIS, EDICELF-AUPELF, 1996, 272 P.

L'objectif de tracer un panorama des littératures des trois pays du Maghreb est surtout sensible dans la postface où est évoquée une évolution générale. L'approche se fait essentiellement à partir de monographies sur les œuvres des écrivains les plus consacrés comme Kateb, Dib, Mimouni, Mammeri, Chraïbi, Ben Jelloun, Memmi (26 participants).

RÉCIT DE VIE, AUTOBIOGRAPHIE, ENFANCE

■ *UNE ENFANCE ALGÉRIENNE*, TEXTES INÉDITS RECUEILLIS PAR LEÏLA SEBBAR, GALLIMARD, "HAUTE ENFANCE", 1997, 227 P.

Seize écrivains, tous originaires d'Algérie, appartenant aux différentes communautés et générations se trouvent réunis dans ce volume où chacun pose sa pièce dans le puzzle algérien : un souvenir d'enfance ou la reconstitution d'une atmosphère. Textes demandés en fonction de ce thème, ils sont d'inégal intérêt sur le plan strictement littéraire. Les plus nouveaux - car le souvenir d'enfance est voie bien empruntée - sont ceux d'Alain Vircondelet, *Le retour des sources*, qui évoque, dans un monde tout de sensations, la transmission d'une culture par la mère, par osmose, imprégnation, gestes, odeurs, regards ; de Mohamed Kacimi-El-Hassani, *A la claire indépendance*, avec l'entrecroisement cocasse des chants et des illusions, récit raconté avec santé et humour ; d'Habib Tengour, *Enfance*, dont le souvenir restitue un séisme (comme celui de Jean Pélegrin dans une toute autre tonalité, *Quand les oiseaux se taisent...*) et prend place dans les

autres "moments" de *Gens de Mosta* (cf. C-R.) ; de Jamel Eddine Bencheikh, *Tlemcen la haute* où un milieu, ses habitudes raffinées et ses rites nous sont (r)appelés par la justesse du mot et le ciselé du détail ; de Jean-Pierre Millecam, ses *Apocalypses*, douloureuses et tenaces, lucides, "cette enfance, c'était l'Eden d'avant la faute. Pourtant, la faute avait été commise quelque cent ans plus tôt". Ici, ce n'est pas le séisme qui la menace mais une crue catastrophique de l'oued Aïn Sefra où une autre fut emportée bien des années avant... Algérie des catastrophes naturelles et autres !

Mais même lorsque le texte n'emporte pas totalement notre conviction, il a toujours ce rien d'éternité et de nostalgie qui en fait le prix et qui pose sa touche dans la mosaïque algérienne ainsi approchée.

"Drôle de truc ! De savoir comment on vous fabrique une mémoire", s'exclame le "je" de *La mémoire des autres* de Nabile Farès. Exclamation à laquelle ce livre répond. On vous demande de raconter un souvenir d'enfance et vous le faites parce que l'enfance... aucun ne veut ni ne peut y échapper ! Terre perdue, parfum du possible. A ce titre, tous les textes disent quelque chose de plus sur ces écrivains que l'on connaît par ailleurs et sur l'Algérie qui n'en finit pas d'écrire sa mémoire en un patchwork linguistique et régional qui n'est pas un des moindres intérêts de ce recueil.

(autres écrivains : Malek Alloula, Albert Bensoussan, Hélène Cixous, Annie Cohen, Roger Dadoun, Jean Daniel, Mohammed Dib, Fatima Gallaire et Leïla Sebbar). On trouvera ainsi d'autres "souvenirs d'enfance" dans *Sable rouge* d'A. Djemaï et dans *Oran, langue morte* d'A. Djebbar (cf. C-R).

■ MERNISSI FATIMA, *RÊVES DE FEMMES - UNE ENFANCE AU HAREM*, ALBIN MICHEL, 1996, 283 p., TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CLAUDINE RICHTIN, REVU ET ADAPTÉ PAR L'AUTEUR.

En vingt-deux chapitres, F. Mernissi regroupe des souvenirs de son enfance jusqu'à sa neuvième année, les organisant autour de l'espace du harem, sur lequel elle s'attarde longuement et sur la notion de *hudud*, les frontières visibles et invisibles qu'il ne faut pas transgresser. "Toute transgression entraîne forcément anarchie et malheur. Mais les femmes ne pensaient qu'à transgresser les limites" (p.11).

Pour comprendre la construction de ce récit autobiographique, il faut se reporter à la note 2 (p.266) où l'auteur écrit : "(...)ma mère, qui est un personnage de fiction, comme d'ailleurs l'enfant qui parle, et qui est supposé être moi-même. Si j'avais essayé de vous raconter mon enfance, vous n'auriez pas terminé les deux premiers paragraphes, parce que mon enfance fut plate et prodigieusement ennuyeuse. Comme ce livre n'est pas une autobiographie, mais une fiction qui se présente sous forme de contes racontés par une enfant de sept ans, la version des faits concernant janvier 1944, rapportée ici, est celle qui traînait dans mes souvenirs. Souvenirs de ce que se racontaient les femmes illettrées dans la cour et sur les terrasses".

On voit bien, d'après cette citation, combien l'auteur s'amuse autour des notions de fiction et témoignage. On lit une reconstruction où les personnages s'appellent... Mernissi ou Bennis..., où les lieux sont situés avec exactitude. Reconstruction qui sonne parfois faux à cause du choix de la voix narrative qui serait celle d'une fillette de sept-neuf ans en discordance avec tout ce qu'elle analyse et qui ne peut être que le fait d'une adulte. Nous parlerions volontiers d'un plaidoyer pour les femmes avec un parti pris de mise en valeur des résistances, des révoltes, des aspirations à la liberté et à la modernité, constantes que l'on retrouve dans de nombreux écrits de F. Mernissi. Au fil des pages apparaissent personnages et anecdotes historiques, légendaires et merveilleuses. De très nombreuses références sont faites aux *Mille et Une Nuits* avec lesquelles l'auteur paraît vouloir rivaliser. La tentative est intéressante même si elle n'est pas entièrement aboutie. Cette chronique familiale n'est pas exempte d'exotisme selon les motifs familiers aux lecteurs occidentaux. Un ton un peu mutin tente de s'en distancer sans emporter notre conviction.

■ MOKEDDEM MALIKA, *LES HOMMES QUI MARCHENT*, GRASSET, 1997, 321 p.

Au centre du roman, une grand-mère hors du commun, Zohra, nomade sédentarisée par contrainte, femme-désert, femme-conteuse, "sa voix grave insufflait sa vie aux mots" : le portrait qui est donné d'elle est un hymne aux mots, au langage, à l'imaginaire. Leïla, l'aînée de ses petites filles s'en nourrit, elle qui est si récalcitrante à se couler dans le moule de l'éducation traditionnelle. Zohra raconte les origines, offrant à Leïla un passé de prestige, de misère et de dignité.

L'histoire se passe à Kenadsa, près de Béchar : elle suit Leïla de sa naissance à son désir de départ à la fin de ses études de médecine à Oran : "où que la mènerait son chemin, une part importante d'elle-même resterait là, lovée, bercée dans le silence par le moutonnement obsédant de l'erg". Tout au long de son parcours, à chaque difficulté rencontrée, la voix de l'aïeule l'exhorte à raconter, à se faire maillon de cette chaîne de femmes qui, de récit en récit, conserve la mémoire. La culture nomade de Zohra devient le voyage dans l'imaginaire de Leïla qui fixe dans ses mots, ces "hommes qui marchent".

En arrière-fond de cette vie féminine, l'histoire de l'Algérie de 1945 à 1970. Fin de l'Algérie coloniale, premières années de l'indépendance : deux périodes dépeintes avec beaucoup de passion mais aussi de distance et de lucidité.

On sort de ce roman autobiographique avec un sentiment mêlé : certaines pages, certains personnages, certains faits restent durablement en mémoire ; mais cette complicité est parfois rompue par une profusion du langage qui accuse la présence des mots au lieu de les faire oublier. *Les Hommes qui marchent* n'en restent pas moins un des romans autobiographiques les plus marquants de la post-indépendance. Cette édition est la

seconde version (revue par l'auteur) du roman qui avait paru chez Ramsay en 1990. Depuis, le roman de M. Mokeddem a été traduit en allemand, italien, néerlandais, espagnol et le sera bientôt en turc. Il a été suivi de trois autres romans.

■ **TENGOUR HABIB, *GENS DE MOSTA, MOMENTS 1990-1994*, SINDBAD/ACTES SUD, 1997, 144 p.**

Quinze textes courts qui évoquent l'Algérie de l'enfance du narrateur et le Paris qu'il découvre aussi lorsqu'il vient rejoindre son père. Certaines chroniques parlent des temps actuels. Nous sommes ainsi transportés des années 50 aux années 92. L'écriture est enlevée et l'humour léger. Entre souvenirs d'enfance et chroniques d'une ville et d'un milieu.

[Voir aussi : Sara Benlarbi, *Envol*, Tunis, Maison des Visions, 1996, 93p. (poésie et récit) - Leïla Bensmaïne, *Parfums d'Alger*, préface de Mohamed Arkoun, Tunis, Cérès ed., 117 p. (récit) - Turkia Labidi BenYahia, *Les Exilés de Valence*, Tunis, Cérès éd. 1996, 262 p. (roman) - Alia Mabrouk, *Le futur est déjà là & Hurlement*, Paris, Ed. de l'Entreligne (1996), 246 p. - Syrine, *Quand la mer aura des ailes*, Paris, Flammarion, 1996, 230 p. (roman) - Nabilha Tabai, *Les visiteurs de la nuit*, Tunis, Imprimart, 1996, 35 p. (essai)].

ROMANS, NOUVELLES, TÉMOIGNAGES

■ **BELHADJ YAHIA EMNA, *L'ÉTAGE INVISIBLE*, PARIS, ED. JOELLE LOSFELD ET TUNIS, CÉRÈS ÉD., 1996, 175 p.**

Yacine et Aïda, frère et sœur, sont les deux personnages autour desquels s'écrivent ces chroniques tunisoises à la fois familiales, sociales et citadines.

L'écriture est attentive aux détails qui fouillent les individus pour ne simplifier ni les gestes ni les destins et mettre en lumière les contradictions, les stagnations et les avancées. Des tableaux qui oscillent entre impressionnisme et réalisme : on ne peut parler de roman mais plutôt de chroniques de vies ordinaires dans Tunis aujourd'hui.

■ **BEN MANSOUR LATIFA, *LA PRIÈRE DE LA PEUR*, PARIS, LA DIFFÉRENCE, AVRIL 1997, 380 p. ROMAN, COLL. LITTÉRATURE**

Sur une trame anecdotique tragique, L. Benmansour offre un second roman dont l'objet principal est un chant à sa culture et à son espace d'origine, Tlemcen et ses environs dont Aïn El Hout, berceau de ses ancêtres.

Tragédie puisque les trois principales protagonistes vont mourir, de mort violente (victime d'attentat ou d'assassinat) ou due à la violence. Deux Hanan, jeunes femmes du présent, modernes et néanmoins atta-

chées aux valeurs culturelles de leur groupe et une aïeule, Lalla Kenza, porteuse de mémoire. L'anecdote elle-même ne réserve pas de surprises tant est forte, de page en page, la prévisibilité de l'enchaînement des situations. Les personnages, glorifiés ou dévalorisés, sont des types exemplaires. La recherche n'est pas celle d'une écriture romanesque nouvelle mais d'un discours que cette trame permet d'insérer donnant à l'œuvre sa caractéristique de fable symbolique : résurgence de contes et de légendes, de *hawfi-s* et de poèmes, de *hadith-s* et de versets du Coran, tous liés à l'histoire racontée. L'évocation des rites confrériques est l'occasion de rappeler un islam ancestral tolérant face à l'intégrisme actuel.

C'est une nuit de vérité, de douleur et de sang que nous restitue l'écrivain pour affirmer un espoir malgré l'horreur du présent.

■ BEY MAISSA, *AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA MER...* PARIS, NOVEMBRE 1996, N°5 D'ALGÉRIE LITTÉRATURE/ACTION, MARSIA EDITIONS (103, BD. MACDONALD, 75019), 73 P.

Récit. Nadia découvre l'amour et ses impossibilités dans une société qui ne laisse pas s'épanouir librement les sentiments. Acculée à l'avortement - elle opère seule dans sa chambre -, elle est, à son tour, poursuivie par la mort en la personne de son frère intégriste.

■ DJEBAR ASSIA, *ORAN, LANGUE MORTE*, ACTES SUD, 1997, 382 P.

L'œuvre se présente en deux parties et une postface. Dans la première partie, nous trouvons quatre nouvelles et un conte précédés d'un texte introductif, "Algérie, entre désir et mort" ; dans la seconde partie, nous lisons un récit et une nouvelle précédés d'un texte introductif, "Entre France et Algérie". Dans la postface, l'écrivain s'interroge sur le statut des textes écrits et publiés : comment écrire avec le passé, avec ce présent ? L'obsession de la conteuse, "Shéhérazade des jours d'encre, du malheur face de singe (...) récit après récit longeant et scandant le quotidien : les épisodes, comme des perles grises ou noires, se déroulent par à-coups. La conteuse rêve, s'absente".

Les récits et les songeries ainsi entremêlés reprennent une construction qui est désormais familière dans l'écriture de la romancière algérienne. Deux textes, particulièrement forts, sont d'une part la première nouvelle, "Oran, langue morte" ; et d'autre part, le sixième texte, "la femme en morceaux" qui reprend, en le citant et en l'actualisant, un conte des *Mille et Une Nuits*.

■ DJEMAI ABDELKADER, *SABLE ROUGE*, PARIS, ÉD. MICHALON, SEPTEMBRE 1996, 176 P. ROMAN

Omar Sardi, enfermé chez lui un jour de congé, a l'esprit libéré de l'angoisse de la sortie quotidienne en ces temps de terrorisme. Il se souvient des années 50 et revient jusqu'au présent de narration. Le soir, alors qu'il est en train de lire, il entend son fils pleurer, après être tombé en jouant.

Il descend pour le prendre dans ses bras et se fait abattre.

Une écriture d'une grande sobriété où la référence minérale a une importance extrême qui évoque, sans lyrisme outrancier ni esprit revancharde, la vie intercommunautaire d'une ville de l'ouest algérien avant l'indépendance et un amour perdu et retrouvé, avec pudeur et retenue. Interrogé dans *La Quinzaine Littéraire*, sur ses "modèles", l'écrivain répondait le 1er mars 1997 : "Ma généalogie littéraire viendrait sans doute du côté des écrivains novateurs mais épris de tradition. Ceux qui nourrissent leurs œuvres avec la mémoire, la beauté tragique, l'émotion retenue, et qui savent aller à l'essentiel, c'est-à-dire vers un réel à la fois concret et transfiguré. Ils ont pour nom Albert Camus, Mohammed Dib, Juan Goytisolo, Guy de Maupassant, Michel Rio, Patrick Modiano et le dramaturge Ould Abderrahmane Kaki. Il y a aussi des cinéastes comme Godard ou Truffaut".

■ RYANE MALIKA, *CHRONIQUES DE L'IMPURE*, ALGÉRIE LITTÉRATURE / ACTION, N°7-8, FÉVRIER 1997, PARIS, MARSA EDITIONS, 131 P.

Témoignage d'une passagère de l'Airbus d'Air France détourné en décembre 1994. Le récit lui-même des trois jours est entrecoupé des faits qui surviennent alors que la narratrice est en train d'écrire dans les six mois qui suivent le détournement. En une écriture sobre qui ne refuse pas la distance humoristique, un regard lucide et captivant sur l'actualité.

[on peut lire aussi de Hafsa Zinaï-Koudil, *Sans voix*, Plon, 1997, janvier 1997, 201 p. La jaquette porte la mention "roman". Il nous semble qu'on lit plutôt une écriture-cri avec juxtapositions de témoignages, d'anecdotes cruelles de l'actualité des femmes algériennes, sans aucune médiation esthétique].

THÉÂTRE, POÉSIE, ANTHOLOGIE

■ BENGUETTAF M'HAMED, *ARRÊT FIXE*, 1996, MIS EN SCÈNE DE ZIANI CHERIF AYAD AU THÉÂTRE DE LA COMMUNE A AUBERVILLIERS DU 7 AU 12 JANVIER 1997. AUX ÉDITIONS LANSMANN, BRUXELLES : THÉÂTRE ALGÉRIEN

■ BENAÏSSA SLIMANE, THÉÂTRE EN EXIL, COFFRET (1997) DE QUATRE PIÈCES COMPRENANT : *AU-DELÀ DU VOILE*, *LE CONSEIL DE DISCIPLINE*, *LES FILS DE L'AMERTUME* (MIS EN SCÈNE AU THÉÂTRE DE BOBIGNY EN JANVIER 1997 APRÈS SA SORTIE À AVIGNON EN JUILLET 1996) ET *UN HOMME ORDINAIRE POUR QUATRE FEMMES PARTICULIÈRES*. AUX ÉDITIONS LANSMANN, BRUXELLES : THÉÂTRE ALGÉRIEN

■ DIB MOHAMMED, *L'AUBE ISMAËL (LOUANGE)*, PARIS, ÉDITIONS TASSILI, 1997, 69 p. NOUVEAU TEXTE POÈME.

■ BENCHEIKH JAMEL EDDINE, *PAROLE MONTANTE SUIVI D'ECUME*, ÉDITIONS TARABUSTE, ST. BENOÎT DU SAULT, DÉCEMBRE 1996, 43 p

Dans la première partie, 21 versets ou poèmes saisissent des instants et des méditations dont l'exergue donne la tonalité :

"La poésie n'est pas de déterrer

Les mots

Mais d'inventer leur

Souffrance à venir".

La seconde partie poursuit le dialogue amoureux ouvert dans les recueils précédents.

■ ACHOUR CHRISTIANE ET MARTINEZ DENIS, *VISAGES ET SILENCES D'ALGÉRIE*, PARIS, ALGÉRIE LITTÉRATURE / ACTION, N°9, MARSA ÉDITIONS, MARS 1997, 97 p.

Trente sept portraits à la plume d'écrivains algériens de trois générations, accompagnés d'un extrait représentatif de leur œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

■ CHARLES BONN, *BIBLIOGRAPHIE KATEB YACINE - ETUDES LITTÉRAIRES MAGHRÉBINES N° 11*, L'HARMATTAN, 1997

Sur l'œuvre de l'écrivain algérien le plus connu mais aussi le plus intimidant, une grosse bibliographie (40 000 entrées) constituée à partir de la banque de données Limag (Littérature maghrébine) et rassemblée depuis 1989 par la Coordination Internationale des Chercheurs sur la Littérature Maghrébine. Le français est certes la langue la mieux servie dans les dépouillements mais la part des références en langue anglaise est importante. Ce volume suit d'autres qui ont été aussi tirés de cette base :

- Répertoire international des thèses sur les littératures maghrébines, 1996, 365 p.

- Bibliographie de la critique sur les littératures maghrébines, 1996, 155 p.

Des outils indispensables aux chercheurs.

Pour en savoir plus adressez-vous directement à Ch. Bonn, 20 rue soeur Bouvier, 69005 Lyon, par fax 04 78 36 56 63, ou courrier électronique CBonn@aol.com